

# REUNIR LES TRACES D'UN PASSAGE

## Sortie de résidence de Géraldine Hérédia

Pérégrinations poétiques #17

Dimanche 14 octobre 2018



## **Avant-propos de l'auteure**

En confiant l'écriture du corps  
aller en poésie

En passant par le monde  
Le réel m'interpelle  
influe mes flux  
Leurs rythmes et leurs matières

En mouvement  
le souffle détermine la poésie et l'écrit

En immobilité  
le regard fait le paysage.  
Le ressenti est expérience, mémoire du corps

En donnant à voir l'hiver  
les perceptions se modifient

En regardant les choses  
La connaissance de soi s'éveille

En écoutant le corps/fragments  
l'écriture devient jouissance

En se confondant au paysage  
L'excès, le trop plein d'émotion  
se libère, s'apaise, se détache de moi.

Lors de sa résidence de 3 mois à la Maison de la poésie transjurassienne de janvier à juin 2018, Géraldine Hérédia a souhaité aller vers une écriture de l'ardeur, celle qui vient du corps.

Noter ce qu'il devient quand on écrit en cheminant.

Elle a aussi exprimé le désir d'offrir une chambre d'écho à sa recherche personnelle en ouvrant celle-ci à un groupe d'une dizaine de personnes dans le cadre d'un atelier d'écriture sur trois week-ends à la maison de la poésie transjurassienne.

Des textes d'auteurs tels que Philippe Jaccottet, Henry Bauchau, Yannis Ritsos, Jacques Ancet, etc ...ont nourri la construction de ses propositions d'écriture.

Dans une première partie, ce recueil rend compte des textes restitués le dimanche après-midi sur le chemin en direction du belvédère du Cuvet.

Dans une seconde partie, sont rassemblés des textes dits lors du final polyphonique au belvédère du Cuvet. Les voix de Géraldine Hérédia et de sa brassée d'écrivains-lecteurs s'offrent aux sons démultipliés du bugle de Jean-Louis Déconfin.

Dans une troisième partie, « Libers » texte inédit de Géraldine Hérédia, fruit de sa résidence, a été lu le dimanche matin 14 octobre 2018 dans le parc de la Maison de la flore de Longchaumois, sous le couvert d'arbres centenaires.

L'ensemble de ces textes a fait l'objet d'une mise en voix par leurs auteur(e)s lors des Pérégrinations poétiques #17 sur la commune de Longchaumois le dimanche 14 octobre 2018.

## Première partie

### En chemin vers le belvédère du Cuvet ...

Emmanuelle Delorme

franchir la barrière, se courber en dessous  
tâter l'humus  
sol spongieux qui, presque, crisse

délaisser les grands champs  
et entrer

l'air est différent  
encore empli de pluie  
terre qui porte  
réconfort du frais

avancer à pas incertains car glissants  
(mais avancer tout de même)

pierres moussues en murets abandonnés  
deux troncs tels un portail  
ouvrent un chemin plus doux

empreintes de sabots dans la glaise  
passage tracé par des pattes assurées

feuilles, pives, aiguilles, bois mort  
lambeaux  
se délester  
pour accueillir

roches basculées, à l'à-pic  
équilibre

perfection miniature des toutes jeunes pousses

arrondis des racines  
veines de la terre  
base moussue des troncs  
peau craquelée semée de boursoufflures  
traces d'anciennes branches  
résistance à l'hiver

clairière qui s'offre comme une surprise  
la lumière se déverse sur l'unique

vert des feuilles naissantes

insectes virevoltants  
chants pointus ou crénelés des oiseaux invisibles  
vent entre les branchages et tous leurs habitants  
diversité des voix

corps sombres dressés en une foule patiente  
s'élargissant en silhouettes coniques ou trappues

monumentalité des forêts  
et au dessus

le ciel

## Isabel Alaminos

### Aquí

Tras mis pasos, huellas blancas

Fríos caminos abiertos,

Bajo mis pies

Heridas trazadas al azar

Que vigilan majestuosos abetos

Mudos testigos

De palabras,

De los ecos, de silencios rotos

Por una rama que se quebranta,

Olores extraños, ajenos

Que enlazan y se enredan

Allí

Ramas níveas

Flores tempranas, osadas,

Que rompen el día frío de enero,

Flor del almendro, nieve tibia del sur

Caricia cálida del invierno

Mirada perdida de la infancia

Aquí y allí

Historias cruzadas

Sentí el delicado azahar

Toco la rugosa corteza de la haya

Mirada de la madurez

Enredé en mi pelo el jazmín

Una noche de luna

Una noche de desvelo

Bajo la mirada de los mil ojos

Paso la yema de mis dedos sobre la hoja espinosa

Del muérdago

Y allí ... es aquí

Cerca, lejos,

Hoy, ayer

Senderos blancos cálidos y fríos

Aire que me hiela

Olor a encina

Olor a galán

A azahar

Aquí no es allí

Y ambos están.

## **Mohammed Sylla**

La nature se manifeste pour que tu sentes sa présence ; marchant sur la passerelle, dans les ruelles, tu aperçois déjà le décor des maisons.

De loin tes yeux sont illuminés par les gazons et les fleurs.

Le vent souffle et tu sens que les arbres dansent.

Les maisons au loin reflètent L'union des résidents et un tour de rail sépare la montagne d'une descente de vallée.

Tu sens déjà la paix et la sensibilité ; il suffit que tu observes le décor que la nature a exploré, tu peux déjà voir le vent s'exprimer à travers les arbres.

Ne s'agit pas de voir mais de sentir sa présence.

En face de toi une montagne tracée de plusieurs directions et c'est là que vient la force de ce paysage.

Il te dit fonce ! une route peut te mener à plusieurs chemins même si tu crois voir la forêt. Dans la colline tu peux voir des maisons et tu te demandes quel chemin mène vers cette direction.

Tu ressens la présence d'une terre qui se remue, les montagnes te donnent l'impression d'être alignées. Tu te sens au milieu, au même niveau que ces montagnes qui t'entourent.

Tu es heureux de voir tout au-dessous de toi si minuscule pensant qu'il suffit juste d'une pierre pour changer la forme de cette vue.

Tu te promènes dans cette forêt et tu aperçois une rive sèche qui a déjà des roches qui sont colorées par la nature et, sous ces arbres, tu sens que notre air devient faible à force de continuer à grimper ces échelons.

Tu perds la vue de l'espace et remarque que le ciel ne rejette plus la lumière du soleil. Tu fais une descente cascade en évitant les roches et un instant tu lèves la tête, étonné de te retrouver entre les montagnes.

Rien ne t'arrête même pas le bruit qui vient d'un peu partout et tu vas jusqu'au bout pour voir la marche d'eau actuellement à sec comme si elle n'avait jamais existé.



Grâce aux roches tu peux remarquer l'existence de traces d'eau qui semblent avoir limé les roches à la main.

Tu crois avoir eu le contrôle de ta vie mais un jour tu te retrouves sans force, sans le souffle de résister non plus.

Ce lieu a résisté pendant très longtemps faisant couler des vagues d'eaux au-dessous de toi ; mais aujourd'hui il y'a qu'un bassin qui est resté rempli. C'est inspirant rien qu'à le voir et tu peux soigneusement respirer l'air que dégage les arbres protecteurs de ce lieu.

Tu peux sentir l'origine de la nature même s'il faut des années et c'est ça la pudeur.

Après toutes ces descentes de cascades, tu arrives à satisfaire la curiosité que tu avais pour ces beaux décors que la nature a construits.

Alors, que ressentirais-tu si tu arrivais à satisfaire ta curiosité ?

Inspire puis expires très fort ; mais avec souplesse et là tu ressens dans ta chair la présence du paysage qui est en face de toi.

Tu dois remonter au lieu de départ pour pouvoir inspirer d'autres personnes qui n'ont pas eu la chance d'aller jusqu'au bout de ce bas fond.

Tu affrontes les roches et rien ne t'arrête, même pas cette montagne qui tente de te décourager à réaliser ton ambition.

## Marion Ciréfica

### Cascade de Pissevielle

Suivre du regard celle qui va au bout du sentier.

Bruissement de feuilles jusqu'à plus rien.  
juste une trace humide

juste le cri strident d'un volatile.  
Juste une légère vibration qui traverse ton corps.

l'ombre d'un sanglot  
contraction spasmodique du diaphragme  
sentiment vif que tu écarter par une volte-face.

Une pierre roule sur le sentier  
ricochet en point de suspension  
jusqu'à la cascade

Il a pris le sac  
tendu la main pour t'aider à dépasser l'obstacle  
accueilli ton souffle court .

Tu as ajusté ton pas sur le sien  
pas à pas  
un pied devant l'autre

Dans les parfums puissants de violettes, coucous et aubépines  
tu fixes le ciel au-delà des dernières frondaisons  
défilé de verts tendres et sombres.

Afflux de sang dans tes veines  
rougeurs du visage

picotement de ta peau.

Ton corps bascule parmi les mousses humides.

Les battements de ton cœur répercutent  
le rôle ancestral de la rivière  
dans les profondeurs de la roche.

Tu étreins le ciel.

### **Belvédère du Cuvet**

Tu connais la barrière de corail déposée par la mer.  
Dessinant des arabesques millénaires tu creuses ton lit  
usée  
rappée  
tranchée  
écartelée  
la masse calcaire.

Dans les alvéoles sédimentaires  
tu déposes l'humus nécessaire à la vie.

Un rôle ancestral cherche une échappée.

## Jacqueline Coste

### Éventail

Elle plisse elle déplisse  
mains sur le ventre cadence balancement  
elle accueille la vague immobile  
lèvres et paupières closes, arc en ciel,  
elle frémit aux vocalises de la mésange charbonnière  
aiguilles sapinière chardon chatouille  
épaules relâchées calées carré cube  
frôlement d'aile  
s'articulent vertèbres, sinusoïde de haut en bas  
s'étalent muscles du crâne jusqu' aux fesses, pâte à pain  
elle s'abandonne à l'espace qui se dilate  
jusqu'au bout des pieds suit l'écoulement fluide  
reconnaissance liquide  
dans sa gorge une saveur citronnée  
le goût du miel.

### Signes

Comme une flamme ardente elle danse  
vacillement de la patte  
qui hésite

Comme une pensée grise elle glisse  
vacillement de l'esprit  
qui doute

Comme les syllabes blanches elle trace  
vacillement de la parole  
qui cueille

**Jean-Noël Coste**

**Prés de lisières.**

Des verticales d'antennes,  
De bouleaux, de piquets  
Partagent en triangles, en rectangles  
Le bleu, le gris, le blanc.  
Les forêts ont libéré des arbres  
Pour animer les prés.  
Un frêne tient haut sa cime  
Abandonne ses basses branches.  
Un vieux pin, aidé par la neige,  
Pose un bras bienveillant  
Sur l'épaule d'un jeune.  
Parmi eux, je marche.

## Léonie Barget

### Généalogie

je crois que je viens des cueilleurs et des chasseurs  
de la terre froide et sapineuse  
des montagnes tardivement défrichées  
par des bûcherons aux mains cornées  
des colosses silencieux  
qui se chauffent au feu de leur soupe

je crois que je viens de la pudeur  
de ceux qui s'aiment sans jamais le dire  
de gens humbles qui n'écrivent pas  
et ignorent que d'autres écrivent

je crois que je viens d'une nuit des temps païenne  
où il n'est pas de dogme  
où l'on ne croit pas en quelque chose  
mais où la nature est guide

je crois que je viens du front populaire  
des gens simples qui partagent  
le peu qu'ils ont  
avec simplicité

je crois que je me reconnais dans les mains des anciens  
leurs gestes ataviques de paysans méticuleux  
que je retrouve dans les moindres miens  
bêcher-planter-caresser le chat-goûter une groseille-tailler une mine de fusain

je crois que j'ai en moi cette façon animale  
de ceux qui ont vécu avec les animaux  
et aussi ancrée la conscience de classe  
la nécessité de penser politiquement le monde

je crois qu'ils m'ont transmis la marche  
le plaisir de sillonner le territoire familial  
dans la solitude des heures  
de faire déborder le temps sur la nécessité et les injonctions du monde

aussi des noms de lieux gravitent dans l'univers généalogique  
comme autant de constellations dans l'espace  
le pré-loup-le plan du tur-la ruchette-les séchets-les raverettes  
et alors s'enfilent  
comme de multiples perles sur un collier  
les noms des gens d'ici  
voisins et familiers  
les pôrte-la rose michaud-le vincent au louis-les daranton

et là-dessus encore des goûts et des odeurs  
framboises-gris de sapin-mousses de la rivière-jus de calcaire  
les chiens mouillés et frétilants qui reviennent  
de leurs lancées

je crois que je viens de la nuit des temps de la modeste montagne  
austère et lointaine à ceux de la ville  
avec sa neige  
et son printemps qui n'arrive jamais

des vieux pulls de laine à toutes les saisons  
des femmes en tabliers qui font des épluchures  
on guette au carreau de la cuisine

le retour des migrants

le petit bois en fagots sèche contre la façade

je crois que je viens de l'ailleurs absolu de l'écriture  
d'une civilisation de ceux qui parlent avec parcimonie  
parce qu'on se méfie un peu  
de ceux qui maîtrisent le langage

je crois que je viens du corps des anciens  
de leur rapport charnel au monde  
parce qu'ils aimaient l'eau la terre le feu et l'air  
et que cela suffisait

je crois qu'était là leur absolue délicatesse  
dans la recherche de ce qui est agréable au corps  
dans la manière de sentir avec pureté  
dans la circonspection  
dans les scrupules et la bienséance

une généalogie civilisée

ma grand-tante s'installait le dos à la fenêtre au sud  
et prenait le bain de soleil  
dans l'ardeur d'août  
et moi je comprenais cela sans explication

je ne refuse rien de cette généalogie du fond des bois  
sinon l'âpreté et la rudesse parfois  
de l'humeur proche du climat

j'ignore si je suis un maillon dans cette chaîne des générations  
je suis peut-être la part de l'oubli  
"j'ai né à logos depuis peu"



## Géraldine Hérédia

Promenons-nous dans les bois/ promenons-nous dans les bois / promenons-nous dans les bois

Dans les bois on se promène, dans les bois on se perd, dans les bois on perd ses enfants

Dans les bois je cherchais à me perdre, rêvais fort et secrètement fort de me perdre

Dans les bois cette envie forte qu'on m'oublie là

Attendre dans l'ombre au plus sombre des bois pour voir

voir cachée dans les bois ce que disent les parents de moi plus là

voir leur vie sans moi

Dans les bois on perd sa méchante humeur, jamais méchant loup dans les bois, jamais vu, jamais entendu

On perd pas son temps dans les bois

et l'air de rien je m'enfonce dans les bois l'air de rien au fond des bois

Rien que de l'air ce matin

L'air qui traverse le bois l'air qui transporte l'odeur des vieux arbres l'air qui transporte et me traverse.

J'ai surpris le geai,

j'ai délogé geai des bois

j'étais seule au bois et il était là

un bruit de robe dépliée à son départ

a volé bas à son départ du bois

à son départ j'ai vu

j'ai vu que j'étais pas seule au bois

on était tous là, tous là au fond des bois

on était tous là et on était prêt.

on était prêt chaviré du rendez-vous pris

pour une vie dans les bois

une vie personne oublié une vie qui ralenti douce

une vie de liesse aux sonnailles des bêtes

on était tous là et on était prêt.

**Françoise Rossier**

### **Belvédère du Cuvet**

Arrivée au bout du champs, tu t'effondres sous mes pas tel un abîme.

Au loin, tu décides de renaître sous la forme d'un plissement géant, moutonné d'un duvet de feuillages et d'aiguilles.

De ci de là quelques bocages verdoyants, au centre un diadème de toits offrant les façades des maisons criblées de fenêtres.

Que t'est-il arrivé pour disparaître ainsi à mes pieds ? Quelle est cette fracture ? Qui donc t'a-t-il blessé de la sorte ?

Un géant muni d'un sabre aurait-il fractionné ton territoire en deux parties bien distinctes ?

Un bord et l'autre bord sans passerelle ni gravitation !

Le seul moyen d'y accéder reste de plonger dans le vide en s'agrippant aux ronces et aux racines du sentier.

Rencontrer au fond de l'abîme l'ultime forfait...

Un bruit sourd et continu accompagne ton périple et s'accorde à ton pas.

Le mystère persiste le long de tes entrailles.

C'est alors qu'une brume légère fit caisse de résonance au tréfonds de ta chair.

Le chant de la Bienne résonne au fond de mon cœur que mon esprit vient d'identifier.

La Bienne est bien là, lame tranchante qui t'a creusé patiemment au fil du temps et sans relâche.

Le mystère s'effondre à son tour. Tu fais corps avec l'eau, la roche, le bois et l'air maintenant glacial.

## Seconde partie

### Textes dits lors du final polyphonique, au belvédère du Cuvet

#### Jean-Noël Coste

Je demeure debout encore un instant.

Regard tourné au sud, je contrôle sa présence : sur l'horizon sa petite dent blanche mord le ciel.

Sur la dalle calcaire, déjà tiède, je cale mes fesses là où l'érosion karstique leur a préparé une place.

Je délace mes chaussures, les fais glisser et sent encore comme une semelle qui reste sous la plante de mes pieds.

Je cale mes lombaires contre le sac à dos et renverse la tête en arrière, en essayant de deviner où apparaîtra, dans mon champ de vision, la prochaine trace blanche laissée par un avion.

Je cherche dans le ciel un triangle et y encadre l'image de mon clocher.

Je m'allonge.

En étendant les bras derrière moi je redoute la morsure de l'aubépine et ne sent finalement que le picotement du genévrier.

Je déplace la tête pour la glisser à l'ombre d'une branche d'alisier. L'odeur me revient d'un feu allumé lors d'une ancienne après-midi d'automne.

Je me lève, avance au bord de la falaise pour constater que, dans la combe, la forêt aura bientôt avalé les dernières traces de l'habitat des hommes.

**Léonie Barget**

**Narcissus poeticus**

on approche de juin

sainfoin trolle sauge bleue stellaire

herbe à robert

pimprenelle grande berce ficaire (attardée, tiens!)

orchis tachetée lotier

salsifis des prés

véronique euphorbe valériane

silène enflé carotte sauvage

gentiane bleue violette

trèfle pensée sauvage

campanule agglomérée

ah !

Narcisse...

c'est prodigieux de le voir en mai

ici

on dit à partir de la sainte Solange pourtant

alors c'est lui que je mettrai en bouquet

Narcisse s'est penché vers son reflet

parce qu'il était aspiré

par l'inconnu

et me voilà penchée sur les mots

je m'abime dans ce reflet

pour éprouver le mystère

du langage

la bascule de Narcisse

est celle du franchissement  
vers l'altérité  
ce même cet autre  
l'étrangeté de soi mise en reflet

si je vais à la recherche de ce reflet du moi  
dans chaque miroitement inconnu  
je pars à l'aventure de la rencontre

s'y noyer  
y plonger

et à l'envers du miroir  
dans l'onde ondine  
je suis un poisson  
signe astral des enfants d'équinoxe  
de la symétrie en miroir  
de quel côté de la surface es-tu  
jour-nuit de printemps  
de lune et de soleil équivalente

sinuer dans l'eau trouble  
des multiples reflets de Narcisse  
et s'y complaire  
toute poésie est narcissique !

alors

faire ce bouquet de narcisses au détours

c'est se rassembler un peu soi-même

dans une étrange anthologie

mais dans ce bouquet

il y a des narcisses doubles

une tige et deux têtes

c'est bien là qu'il faut rire de soi

soi-même et l'autre

soi-même et son double

tout à la fois sur la même tige

espiègle Flora qui se joue de moi

## Françoise Rossier

### Flux

Devant moi, une imposante tour de fer. Couronnée d'un balancier, elle étreint des fils sur lesquels l'équilibriste savourerait la beauté du paysage.

Forêts, pierriers, chemins, anciennes bâtisses, moulins, creux, étangs, bocages, futaies, routes, champs de fleurs, massifs d'épineux, bourniers, vaches de prairie.

Au loin, les tours suivantes scandent le territoire.

Elles emportent leur cargaison de câbles qui se courbent entre chaque poteau dans le vert des prés ou le bleu du ciel.

Parfois, elles suivent les routes puis changent de direction au gré de leur envie. Elles évitent les courbes de niveaux, transpercent les forêts puis s'effacent.

D'autres les coupent transversalement et quadrillent l'air d'un flux d'ondes et de conversations.

Forêt de poteaux de béton ou de bois dans lesquels la sève ne les nourrit plus. Toile de fil deux par deux, quatre à quatre au-dessus de nos têtes. Elles barrent ma vue, impossible d'y faire abstraction.

J'imagine le chemin parcouru de leur flux d'énergie qui se déverse à volonté dans chaque foyer.

Branchement, raccordement, réseau, compteurs, centrales électriques dans lesquelles convergent les lignes et par lesquelles se distribuent le courant.

Je sens le flux vital qui s'écoulent dans mes veines, je sens les battements de mon cœur qui chassent le sang chargé d'oxygène dans les artères et qui alimentent mes tissus.

Je suis une centrale à moi toute seule, cœur, ventricules, valves, pulsations, battements, capteurs, veines, veinules, capillaires.

Je chemine, mes pas dans le flux des pas des autres, distille mes pensées à ciel ouvert, rejoins une route, mes pas ne laissent plus de traces. Le macadam prend le relais et s'éloigne.

Je fais demi-tour.

## Géraldine Hérédia

Je porte cinq kilos de peau  
ma peau pèse presque cinq kilos  
ma peau me pèse  
ma peau me pèse  
ma peau me porte-t-elle ?  
ma peau m'importe-t-elle ?  
si je tiens à ma peau  
si je tiens à elle  
comme elle tient à moi  
comme elle me tient tout entière  
je donne pas cher de ma peau  
je porte cinq kilos de peau  
peau rougie par l'effort  
peau transpirante  
exsude son sel  
ma peau prend cher  
peau peu à peu  
s'écorce  
peau peu à peu  
lâche !

Et toi mon cœur  
Tu vas me lâcher ?  
et toi mon cœur tu tiens le coup ?  
Ô toi mon cœur lourd  
c'est 250 grammes en moyenne  
le cœur d'une femme  
250 grammes  
c'est juste ce qu'il faut de farine  
pour faire un gâteau  
le cœur n'est jamais lourd  
ce qui pèse en nous c'est pas le cœur  
est-ce que mon cœur comme Pharaon sera pesé ?  
Ô mon cœur  
si on te pèse qu'on te dépose aux pieds de l'aimé  
cœur nuage gris ourlé de lumière  
cœur enneigé de doutes et d'attentes  
que les anciens élans de mon cœur  
le portent  
que la mémoire des tous les battements d'une vie l'emportent et le transportent  
ce qui pèse en nous c'est pas le cœur  
ce qui pèse c'est le poids de nos peurs  
c'est nos essoufflements intérieurs  
Autant se remettre en chemin  
et marcher montagne  
et même si je trébuche montagne  
je parle montagne, je parle épicéas, je parle falaise  
pour que plus rien ne pèse.



## Léonie Barget

### Lierre

Le lierre embrasse l'hier  
et s'entrelace aux murs qui lièrent  
les parcelles entre elles  
le lierre lie hier au présent  
et glisse en entrelacs dans le temps  
à lire le lierre et ses arabesques  
je lis hier  
et erre au milieu des liens verts  
j'y glisse, j'embrasse, j'étreins  
sa liane me lie et me délie  
et ouvre mon livre  
y lit.

Rampe et monte  
hasarde-toi et symbiose-toi  
embrasse et lit et glisse embrasse  
jusqu'à la lie  
air et feuille et souffle de papier  
glisse  
ton lierre t'a liée  
maintenant  
délire  
et fi de l'hier  
embrasse et glisse  
déliée...

**Jean-Noël Coste**

**Avalanche de verts**

D'ici, je t'embrasse comme une large palette où le peintre du monde aurait essayé, touche après touche, tous ses verts.

La Bienne t'a profondément entaillée et, quand sa vallée la soustrait à ma vue pour la laisser couler vers Saint-Claude, mon regard libéré s'élève vers tes cimes ;

Il parcourt tous tes plans dont les bleus successifs s'estompent jusqu'au blanc du ciel.

Dans ce rectangle tu décris mon pays de forêts, de prairies et, si tu pivotais, à l'envers je verrai des falaises et des vignes.

Les sentiers qui parcourent tes prés pour entrer sous les bois m'entraînent vers l'enfance.

Tu m'y as appris les feuilles, les arbres, les champignons pour devenir... mécanicien quand j'en suis ressorti !

C'est surprenant l'orée d'un bois.

## Emmanuelle Delorme

### Cercle

assis à même le sol  
les uns près des autres  
cercle  
température élevée  
pierres rougeoyant dans l'obscurité  
senteurs âcres des herbes  
eau qui s'échappe de nos corps  
    qui ruisselle  
    qui exsude  
cheveux collés sur ma peau  
souffle court  
mais  
    chanter encore  
battements des tambours  
cheval au trot sur la plaine  
pulsation dans la matrice

résistance à la peur  
rester dans la chaleur extrême  
nature du dragon

palpiter  
être  
    en lien  
    à sa place  
    à ma place

## Marion Ciréfica

### Sous le Gy

Lieu            plantations d'épicéas            prairie humide

Lumière        difractée

Odeur tourbe mouillée

### Bruissements

Déplacement        battement d'ailes

Suivi de            cris stridents

Suivi de

### Tremblement

Suivi de            Corps à corps

Suivi de            chuchotement

Suivi de

Lumière        difractée

Odeur tourbe mouillée

Déplacement        battement d'ailes

Suivi de            halètements

Suivi de

### Craquement

Suivi de corps ramassés      tremblements sueur perlée  
battements de cœur      exaltation      spasmes

Lumière      diffractée

Odeur tourbe mouillée

Suivi de ébranlement    corps élancés    afflux sanguins    tumulte

Déplacements      affolement      fuite      chahut végétal

Suivi de      appel de la forêt

Suivi de      stridulation

Suivi de

Odeur tourbe mouillée

Lumière      diffractée

Suivi de

Suivi de                      abandon

## **Isabel Alaminos**

### **No quiero**

Tu veux que les eaux de mon âme soient douces

Je ne veux pas

Tu veux qu'elles parcourent les lits creusés par tes mains

Je ne veux pas

No quiero

Tu marques le sentier de mon destin

Mais les flots filent entre les frontières

Des jetées de pierre

Des digues en ciment

Des barrages de bois

Ta force veut anéantir mon essence Non !

No quiero !

Goute après goutte après goutte

Filet d'eau qui s'échappe

Je me viderai par une cavité oubliée

Je grandirai grâce à l'orage

Je jaillirai pour élargir mon horizon Et ils ne pourront pas...Non !

Le fracas sur mon passage sera le cri

Qui ne fut pas

La voix éteinte des années durant

Ils ne pourront pas Silence... Non !

No quiero !

Oubli... Non !

No quiero !

Lèvres scellées... Non !

No quiero !

Enfin l'humiliation pleuvra sur les toits

Goute après goutte après goutte

Pour marteler ma litanie

Je suis, je suis, je suis, je parle, j'existe

Ma langue ne se lassera pas Et alors....

Je déterrerais les morts

Leurs os reviendront

Ils nous raconteront, crieront, hurleront,

Comme le tonnerre

Comme les vagues furieuses qui s'écrasent

Contre les rochers

Je suis vivant

Et après...après...

Recommencer...renaître...reconstruire

Sans l'oubli

Naviguer sur des nouvelles eaux

## Géraldine Hérédia

La menace longtemps ignorée  
est devenue catastrophe annoncée  
l'inconcevable adviendra  
Écarte-toi de la force des dérives  
Le souffle sera  
Le verbe n'y pourra plus rien

Dirige nos attentes au gré de l'équinoxe  
La brèche marine nous isole et...

Marche !

Faut pas lâcher, porte, porte, porte  
Même si les doigts se crispent  
Même si le sang est arrêté  
Même si la transpiration fait panique au souffle  
Même si tu y crois presque plus

Marche, marche !

Il y a eu des attentes comme des humus  
Avec l'odeur qui ne finit pas  
Qui creuse l'histoire  
J'ai crié toute une nuit quand je me suis souvenue de ta douleur  
tu n'as rien entendu et ta main a serré  
mon cou à l'ancien endroit  
et puis y est restée comme ça posée

Marche ! avance !

Un renard traverse la route  
L'épaisseur de la forêt n'existe plus et n'est pas à dire  
Les arbres sont des écrans  
Des écrans où s'écrasent nos rêves

Mon pas racle et bascule ton bassin  
La poussière épaisse est sans trace

Avance, avance !



Le chemin n'existe plus et finit derrière toi  
Histoire sans image - histoire sans mémoire  
C'est pas grave et ça reviendra pas  
Il y a au sol derrière l'arbre un oiseau mort  
Sa couleur est l'histoire de l'homme  
Personne ne le dit

Allez ! avance !

Au milieu des arbres croupissent nos terreurs  
On a construit des villes dessus  
des villes impuissantes  
Le souffle fond le béton

Il y avait des arbres tri centenaires  
Et jusqu'où ?  
Et nous ?

Un souffle venu de l'autre hémisphère  
arrive  
le souffle explosif fracasse la mer  
et puis ?  
Et puis à nouveau le soleil dessus  
c'est un jour gris en deuil de lumière qu'on aurait voulu  
mais le soleil chauffe encore  
le soleil chauffe toujours plus  
sur la grève des membres disloqués, le soleil dessus  
le peintre pense aux planches d'anatomie  
regarde et ne regarde pas !

S'il te plait marche !

## Géraldine Hérédia

Loin, très loin  
derrière la dernière combe  
après les dernières forêts  
sur des roches nues  
caressées de brouillard et de givre  
elle est soustraite au monde

elle est dans une cage  
assise et silencieuse  
une cage posée à même les lichens et les silènes  
elle est entrée seule dans cette cage  
c'était il y a des années

depuis elle a ralenti ses fonctions vitales  
la température de son corps n'est plus à trente-sept degrés depuis longtemps  
la température de son corps baisse imperceptiblement chaque année  
son rythme cardiaque a la lenteur des concrétions calcaires  
des grands hibernants elle a les secrets

c'est à peine si elle se nourrit  
de ce qui pousse et passe autour d'elle  
c'est à peine si elle respire  
l'air par ses narines pénètre et circule  
sans bruit, sans aucun mouvement

les brumes les rosées et les pluies la maintiennent en vie  
leurs eaux se posent sur son front  
se posent au-dessus de ses lèvres sur ses clavicules  
et s'insinuent sous la peau  
les muscles deviennent buvards humectent les nerfs  
et lave son sang

elle s'efface  
déjà d'un corps humain elle n'a plus l'odeur  
mais l'odeur sèche du vent sur les mousses  
l'odeur coupante des nuits glacées et des matins verts  
le monde se dépose en elle  
tandis qu'elle déroule un léger tremblement de vie

elle ne meurt pas  
elle retourne à une vie très ancienne  
une vie d'avant l'homme sur terre

plus tard ses os seront nettoyés par les oiseaux, blanchis par le soleil et le vent  
elle sera mêlée aux roches lessivées

elle sera devenue l'intérieur de vent.

**Jacqueline Coste**

**Légère comme un nuage**

Avide d'eau

terre sèche

craquement des feuilles deux pieds

un souffle

10 pas 100 pas 1000 pas 10 pas 100 pas 1000 pas glisse s'accroche

10 pas 100 pas 1000 pas glisse s'accroche respire transpire.

Pose délicatement sur la roche

un pied puis l'autre un pied puis l'autre

donne-moi ta main prend mon sac.

10 pas 100 pas mille pas un pied puis l'autre

remonter souffler ça cogne respirer transpirer ça cogne un pied puis l'autre.

Respire.

Regarde Écoute.

L'eau coulait

là

modelait les roches

laissait sa trace.

Silence immobile

Vide.

L'oiseau chante

mille répondent.

Toute cette sève autour de toi

devenue vert tendre.

Le souffle de la vie.

## **Mohamed Sylla**

Quitte cette culpabilité !

Respire et cherche la paix à travers ces belles peintures de différentes couleurs qui brillent dans tes yeux pointus.

Délivre-toi de ses poids, le poids des mauvaises herbes, des branches mortes qui se trouvent sur ton espace.

Reconstruit déjà ton paysage à ton image et commande en fonction de tes vœux.

Pas besoin de garder l'équilibre du passé et laisse le paysage du souffle qui retient ton obsession rentrer dans tes entrailles.

Laisse ton espace te parler ; observe ; mais n'agit que par l'obligation ....

Pose-toi des questions sur le comment as-tu réalisé la découverte de cet espace ?

C'est en allant à la recherche du souffle qui te manque que tu vas éteindre la crainte, l'anxiété de ces branches qui se trouvent parmi ces arbres de la forêt.

Fait l'expérience du bien et du mal, de la vérité et du mensonge et désempare-toi de ce mauvais air qui retient ton souffle à cause des images qui ne sont pas comme ce paysage.

Les yeux s'ouvrent sur un nouvel horizon qui change un moment le recours de ta vision et devient passagère à travers ce souffle tendre que tu rejettes.

Finalement tu gagnes un instant lumineux de ce monde qui inspire le cœur.

Pas besoin de préjugé, ni peser ou déstabiliser ce paysage qui permet d'oublier le contenu qui se cache au fond des murailles. Il t'appelle !

Viens découvrir son ombre !

Exalte la sienne afin de ressortir comme un nouveau-né pour te permettre de grandir.

## Troisième partie

Géraldine hérédia

« Libers »

Elle naît dans l'été  
ce jour là il plante un cerisier dans sa vigne  
et pour toujours l'arbre aura le même âge qu'elle  
et pour longtemps elle saura de l'arbre le nom des choses  
elle tête mère et regarde la cime des arbres  
sent l'humidité des efflorescences  
elle respire et se sépare  
reposée par un balancement de tout le corps  
elle s'endort et s'efface en pointillé

Avec la lenteur du lichen comme histoire  
l'arbre déroule la lumière  
sur son écorce  
le pourpre sous le gris le vert autour  
imperceptibles secousses  
de la sève  
jusqu'à l'épaisseur  
de l'argile  
un vent léger prolonge le matin

elle marche dans l'automne et rit dans les failles  
ses pas dérobent des éclats de silex  
les muscles frémissent tracent des interstices  
chemin elle voit  
chemin elle tire une trajectoire  
chemin elle avance et dérive vers maintenant  
elle mêle son odeur à la terre en motte  
dit des secrets aux racines  
apprend à parler le silence de l'arbre

Là au-dessus du tertre  
il est là  
là soleil au-dessus  
il dit  
la verticale à une sépulture  
parmi le mildiou et l'argile  
aucun vent ne trouble le midi



elle grandit dans l'hiver  
avance et va toujours vers l'arbre exutoire  
frotte sa main contre le tronc ébréché  
caresse le liber enlace l'aubier  
d'âcres parfums et des désirs infinis la soulèvent  
elle veut mettre les bourgeons dorés dans sa bouche  
les sentir sous ses dents  
elle veut dévorer l'arbre  
elle invente un porche pour leurs rencontres  
ouvre des jardins séculaires  
abaisse des pont-levis  
elle sait avoir sa part de sève  
elle devient immortelle  
est immense de souffle  
invente des respirations au rythme des branches

Ouverture sans mouvement

il a

le secret des déserts en son cœur

l'infini est une porte dérobée

de sa muraille grise glisse l'origine

acceptation prodigieuse d'elle

un vent lourd amène au crépuscule

Elle part dans le printemps  
elle est amenée on lui dit d'exister ailleurs  
hémorragie de la séparation  
elle trace des cercles sur sa peau  
fournaise sans issue  
où? l'ancienne porte jadis dérobée ?  
Pour l'instant elle croit le ponceau ne plus exister  
la route s'affaisse et s'enfuit  
elle est séparée  
appel au pivot  
cri au pôle  
perdu point cardinal point essentiel

Ouvre mon tronc  
détache mes libers  
déroule le livre  
fais sécher l'histoire  
lis mes cernes  
trace  
puise – arrache – appuie toi  
renverse moi et enfonce toi dans l'horizontalité promise  
enracine toi

le sang par saccades – des jets comme des soupirs  
le poème pour arrêter l'hémorragie  
les ombres palissent

le ciel clair comme il sait l'être  
vaste  
et la lumière,  
toujours, la grande lessive de la lumière.